

Compte rendu de lecture de l'ouvrage "Les actes de langage dans le discours" de C. Kerbrat-Orecchioni

Frédéric Landragin

▶ **To cite this version:**

Frédéric Landragin. Compte rendu de lecture de l'ouvrage "Les actes de langage dans le discours" de C. Kerbrat-Orecchioni. 2003. halshs-00136501

HAL Id: halshs-00136501
https://shs.hal.science/halshs-00136501

Submitted on 14 Mar 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de lecture (draft)

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI. – *Les actes de langage dans le discours – Théorie et fonctionnement – « Quand dire, c'est faire » : un travail de synthèse sur la pragmatique conversationnelle*. Paris, éditions Nathan Université, 2001. 200 p.

Depuis les ouvrages fondateurs des philosophes J.L. Austin (*Quand dire c'est faire*, 1970) et J.R. Searle (*Les actes de langage*, 1972), la théorie des actes de langage a fait l'objet de très nombreux travaux, aussi bien en linguistique qu'en logique ou même dans le domaine du traitement automatique des langues. De son côté, l'analyse conversationnelle présente la même diversité et la même pluridisciplinarité dans ses nombreuses approches. Dans des ouvrages antérieurs (*Les interactions verbales – tome 1*, 1990 ; *La conversation*, 1996), C. Kerbrat-Orecchioni a souligné cette diversité. Réunir ces deux domaines de recherche en évolution constante et correspondant à des points de vue différents s'avère ainsi délicat. C'est l'objet de plusieurs critiques et débats, deux exemples importants dans le monde anglo-saxon étant ceux de D. Frank (*Seven Sins of Pragmatics*, 1981) et de S.C. Levinson (*Pragmatics*, 1983). Dans le monde francophone, un débat célèbre oppose Nancy et Genève, avec d'un côté C. Brassac et A. Trognon, et de l'autre J. Moeschler. Le numéro 13 de la revue *Cahiers de Linguistique Française* a proposé en 1992 une synthèse sur leurs arguments et leurs positions.

Dans son ouvrage, C. Kerbrat-Orecchioni a choisi de ne pas revenir sur ces débats. Plutôt que de citer et comparer les arguments de chacun, elle présente directement des arguments forts, illustrés avec pertinence. Bien que l'ouvrage ne fasse que 200 pages bibliographie et index inclus, il impressionne par la quantité de phénomènes et d'approches détaillés. Il se distingue également par la clarté de présentation. Chaque chapitre délimite parfaitement son sujet et se termine par un ensemble suffisamment réduit de pointeurs bibliographiques, ainsi que par un paragraphe de synthèse toujours clair. Chaque exemple donné vient appuyer un argument, avec une utilité constante. L'ensemble s'avère à la fois très accessible et très précis, aussi bien au niveau du contenu que du vocabulaire, qui n'est pas toujours usuel mais qui n'empêche jamais la facilité de lecture. Certains termes auraient gagné à être explicités davantage (« potlatch » page 138), d'autres n'apportent rien à la démonstration et auraient pas être évités (« commensal » page 41). Le lecteur intéressé dispose dans tous les cas de pointeurs bibliographiques pour approfondir chaque point évoqué. Plusieurs niveaux de lecture sont ainsi possibles, et, bien qu'il s'adresse explicitement à des étudiants en deuxième cycle ou en CAPES de lettres, l'ouvrage semble profitable pour une bien plus large audience.

Dans l'introduction, l'auteur propose de distinguer trois types de pragmatique :

1. la *pragmatique du premier type* ou pragmatique de l'énonciation, qui étudie le langage en situation ;
2. la *pragmatique du deuxième type* qui envisage le langage comme « un moyen d'agir sur le contexte interlocutif, et permettant l'accomplissement d'un certain nombre d'actes spécifiques » (les *actes de langage*, c'est-à-dire les actes réalisés au moyen du langage) ;
3. la *pragmatique du troisième type* ou pragmatique interactionniste qui envisage le langage comme un moyen d'échange et d'évolution par l'échange.

Dans les deux parties de l'ouvrage qui sont consacrées respectivement à la présentation des domaines de recherche en confrontation, et à l'illustration de cette confrontation sur quelques actes de langage particuliers, l'auteur va développer son positionnement par rapport à la pragmatique. Elle va ainsi passer de la pragmatique du deuxième type à celle du troisième type, et permettre au lecteur d'appréhender cette dernière avec de plus en plus de matériau.

La première partie comprend deux chapitres sur les actes de langage et un troisième sur l'approche interactionniste. Le chapitre 1 commence par l'identification d'un certain nombre de précurseurs, plus précisément d'un certain nombre de prises de conscience, d'idées et de distinctions qui ont bâti un cadre de pensée à propos du langage. Parmi elles se trouvent la prise de conscience des rapports entre les formes de phrase (assertive ; interrogative ; impérative) et les comportements fondamentaux de l'homme (transmettre ; obtenir ; intimer un ordre), ainsi que les premières propositions de classification des fonctions du langage, propositions qui ont abouti à la naissance de la pragmatique. On entre dans le noyau de la théorie des actes de langage avec une présentation des résultats de J.L. Austin et de J.R. Searle. La principale découverte du premier est la notion de *performatif*. Un énoncé performatif « fait ce qu'il dit faire du seul fait qu'il le dise ». Par exemple, on ne peut pas dire « je promets » sans promettre. Les *performatifs purs*, qui correspondent à quelques verbes à la première personne de l'indicatif présent (comme « je promets »), sont distingués des *performatifs implicites* comme « ferme la porte », énoncé dans lequel le performatif « je t'ordonne » n'apparaît pas mais est implicite. Les performatifs implicites seront appelés dans la suite *actes illocutoires*. C. Kerbrat-Orecchioni énumère deux tests pour déterminer si un verbe est performatif ou non, et montre avec l'exemple particulier de la déclaration d'amour que ces tests sont insuffisants. Il en découle que la notion de performatif reste intuitive. Celle de *force illocutoire* de J.R. Searle est définie comme la composante de l'énoncé qui lui donne sa valeur d'acte et qui vient s'ajouter au *contenu propositionnel*, c'est-à-dire à la proposition – au sens logique du terme – portée par l'énoncé. L'impératif possède par exemple une force illocutoire d'ordre. La différence entre force illocutoire et acte illocutoire est soulignée, et l'auteur rappelle la distinction de J.L. Austin entre acte *locutoire* (acte de dire quelque chose), acte *illocutoire* (effectué en disant quelque chose) et acte *perlocutoire* (effectué par le fait de dire quelque chose). Ces notions étant définies, l'auteur pose alors l'idée fondamentale de la théorie des actes de langage, à savoir que « tous les énoncés possèdent intrinsèquement une valeur d'acte », et peut aborder les problèmes impliqués :

- la délimitation de la frontière entre illocutoire et perlocutoire ;
- l'inventaire des actes illocutoires (et l'identification des critères de distinction) ;
- l'identification des conditions de réussite ;
- le cas des actes de langage indirects.

Le deuxième chapitre s'attache à décrire ces actes indirects. L'auteur, reprenant la formule « quand dire, c'est faire », propose les définitions suivantes :

1. « quand dire, c'est faire une chose sous les apparences d'une autre » : un acte de langage peut être formulé « indirectement, sous le couvert d'un autre acte » ;
2. « quand dire, c'est faire plusieurs choses à la fois » : une même réalisation linguistique peut exprimer plusieurs actes.

L'idée est qu'il n'y a pas de correspondance entre une réalisation linguistique et un acte. Dans le cadre de la première définition, cette idée est développée avec une distinction entre réalisation directe (« passe-moi le sel ») et réalisation indirecte, celle-ci se distinguant entre conventionnelle (« peux-tu me passer le sel ? »), et non conventionnelle (« ça manque de sel… »). L'auteur décrit quelques marqueurs prosodiques, lexicaux et syntaxiques, ainsi que quelques codes permettant de retrouver le type de réalisation. Dans le cadre de la deuxième définition, elle introduit la notion de *trope illocutoire* pour désigner l'ajout ou la substitution d'une valeur illocutoire à une autre. Par exemple, l'énoncé « on étouffe ici » possède à la fois une valeur constative et une valeur indirecte de requête qui vient s'y ajouter. Le cas est

fréquent et les facteurs d'interprétation multiples et hétérogènes. L'auteur voit là une source de négociations et de malentendus, phénomènes sur lesquels elle termine sa présentation.

Au cœur de l'ouvrage, le troisième chapitre approfondit la notion d'acte de langage avec la prise en compte de phénomènes conversationnels. Parmi ces phénomènes se trouvent le fait qu'un même acte de langage peut être construit par plusieurs locuteurs, par exemple lorsque l'un complète ou reprend l'énoncé d'un autre ; le fait qu'un même énoncé peut s'adresser à plusieurs interlocuteurs avec un acte particulier pour chacun d'eux, par exemple lorsque le locuteur parle à son enfant devant le médecin en requérant l'approbation de celui-ci ; ou encore le fait qu'un acte peut se trouver à l'intérieur d'une séquence. Pour illustrer ce dernier cas, l'auteur rappelle la distinction entre valeur illocutoire (hors contexte) et valeur interactive (en contexte, en relation avec les actes précédents). Elle présente le modèle hiérarchique de la conversation qui consiste à distinguer des unités dans les échanges, et montre que l'unité élémentaire n'est plus l'acte de langage isolé mais au moins le couple d'actes, composé par exemple d'un acte initiatif et d'un acte réactif. A partir d'un extrait d'Eugène Ionesco, elle montre que les échanges peuvent être imbriqués de manière complexe. La rencontre entre actes de langage et approche interactionniste est surtout illustrée par la prise en compte de la relation interpersonnelle évoluant au cours de la conversation. Cette relation, qu'elle soit de distance, de hiérarchie ou de conflit, se traduit par des actes tels que l'excuse, le compliment ou l'ordre. Pour ces actes, C. Kerbrat-Orecchioni utilise le terme de *relationèmes*, ou *taxèmes* dans le cas d'une relation hiérarchique. A la suite de P. Brown et de P. Levinson (*Politeness*, 1987), elle s'intéresse alors à la politesse en montrant les apports de la distinction entre les FFA (*Face Flattering Acts*, actes valorisants pour le destinataire) et les FTA (*Face Threatening Acts*, actes menaçants pour le destinataire).

L'objet de la deuxième partie est l'application de cette rencontre entre actes de langage et approche interactionniste pour la description de quelques actes particuliers. Cette partie comprend trois chapitres, le dernier étant présenté comme un bilan. Dans le chapitre 4, l'auteur analyse les actes de question (« demande d'un dire ») et de requête (« demande d'un faire »). Elle décrit méthodiquement les motivations d'un acte de question et les marqueurs associés, puis elle replace cet acte dans un nécessaire enchaînement pouvant prendre la forme d'un aveu d'ignorance ou de divers types de réponses. L'acte de requête est quant à lui exploré sous l'angle des différentes formes possibles et sous celui de la relation interpersonnelle. Sont également détaillées les réactions possibles : l'acceptation ; le refus ; la réplique (« passe-moi le sel ! » – « si je veux »). Tout au long du chapitre, des liens sont faits avec les notions introduites précédemment, favorisant ainsi la cohérence et l'intérêt de la démonstration.

De la même façon, le chapitre 5 décrit quelques actes rituels, c'est-à-dire des actes surtout relationnels, « stéréotypés dans leur formulation et dans leurs conditions d'emploi ». Il s'agit ici d'une part du « comment ça va ? », d'autre part de l'excuse et du remerciement. Le premier est présenté comme une structure pragmatiquement mixte car il fonctionne à la fois comme une question et comme une salutation (ou un complément de salutation). La réaction peut être un renvoi ou une réponse, éventuellement accompagnée d'un remerciement. L'excuse et le remerciement présentent plusieurs similitudes : leur principale fonction est de rétablir l'équilibre de l'interaction ; ils se prêtent à de nombreuses formulations directes et indirectes ; et ils suscitent souvent une réaction telle que l'énoncé « de rien ». Leur principale différence réside dans les FFA et les FTA impliqués : l'excuse apparaît comme un FFA suivant un FTA, et le remerciement comme un FFA suivant un autre FFA. C. Kerbrat-Orecchioni insiste sur l'aspect social de ces actes rituels : s'ils sont si fréquents, c'est qu'ils maintiennent une certaine harmonie entre les interactants, et qu'ils maintiennent la survie de l'interaction.

Enfin, le chapitre 6 récapitule les problèmes théoriques liés à la notion d'acte de langage, montre l'utilité de cette notion, et donne quelques exemples de variations culturelles. Un premier problème réside dans le nombre et la nature des actes de langage selon qu'on les considère dans le système de la langue ou dans leur fonctionnement au cours de la conversation. Pour ce dernier cas, l'auteur souligne les problèmes de segmentation de l'énoncé en actes (axe syntagmatique), ainsi que les problèmes dus à la superposition d'actes (axe paradigmatique). A côté des valeurs illocutoires, elle propose de distinguer les valeurs *conversationnelles* correspondant aux rôles dans l'organisation de la conversation, et les valeurs *socio-relationnelles* qui sont liées aux FFA et aux FTA. Toujours dans les problèmes liés à la notion d'acte de langage, et dans le but de montrer qu'il n'en existe pas de « théorie intégrée », l'auteur évoque le fait qu'un acte n'a pas nécessairement de trace linguistique. C'est le cas de l'acte consistant à offrir des fleurs, du geste communicatif, ou encore d'une action praxique telle qu'ouvrir la fenêtre d'une pièce enfumée (lorsqu'on n'ose pas produire un acte de reproche). Malgré cela, C. Kerbrat-Orecchioni défend l'utilité de la notion d'acte de langage en parcourant toutes les disciplines concernées, de l'analyse du discours à l'ethnographie en passant par le droit. Une des questions posées par l'ethnographie concerne l'universalité des actes de langage : sont-ils universels ou soumis à des variations culturelles ? peut-on identifier un ensemble d'actes communs à toutes les langues ? A l'aide des actes étudiés dans les chapitres 5 et 6, l'auteur montre que les actes de langage ne sont pas découpés ni conçus de la même manière selon les langues et les cultures. Leurs formulations, leur fréquence et la nature des enchaînements qu'ils entraînent varient.

Comme elle l'écrit dans sa conclusion, C. Kerbrat-Orecchioni s'est attachée à montrer que les actes de langage sont d'une part des « réalités incontournables », d'autre part des « objets trop complexes pour se laisser enfermer dans un seul et unique cadre théorique ». Elle a montré ainsi que la théorie des actes de langage a tout à gagner de l'approche interactionniste, malgré les partisans de l'une ou de l'autre (dont J.R. Searle lui-même). On pourrait regretter le manque de discussion autour des débats centrés sur l'utilisation des actes de langage dans l'analyse conversationnelle. On pourrait regretter également que la deuxième partie de l'ouvrage se limite à un ensemble réduit d'actes de langage, et que le travail n'aboutisse pas à une modélisation (il s'en rapproche et prépare de futurs travaux dans cette direction).

On doit surtout souligner la qualité du travail de synthèse. L'ouvrage se présente comme une synthèse, et cet objectif est atteint avec une grande efficacité, mise en valeur par un style extrêmement agréable. En particulier, l'association d'illustrations issues de sources scientifiques et littéraires se révèle riche et enrichissante, dès le premier exergue avec la citation d'Anatole France sur le fait que « les paroles sont aussi des actions », et tout au long de la démonstration avec les réflexions et les extraits de conversations tirés de romans d'auteurs variés (par exemple Marcel Proust, dont la subtilité est soulignée à plusieurs reprises).

L'ouvrage se lit avec plaisir et facilité, et stimule un intérêt certain pour la pragmatique interactionniste. En outre, il ouvre des perspectives intéressantes pour l'avenir des recherches dans ce domaine, et plus généralement dans celui de la pragmatique.

Frédéric LANDRAGIN